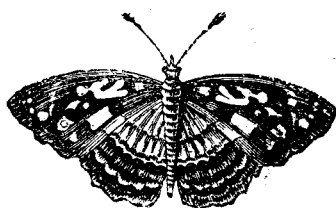


Ce Journal paraît les Jedis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.



On s'abonne au bureau du Journal chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n° 36; MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n° 9; M^{me} Louise Maignaud, au Cabinet littéraire, quai de la Baleine

LE PAPILLON,

THEATRE DE LYON
1833

JOURNAL DES THEATRES.

UNE EXÉCUTION.

La peine de mort n'est plus bonne à rien; elle n'effraye, elle n'effrènt personne. Ce n'est plus qu'une émotion pour la foule, un spectacle sans moralité où elle court.

La peine de mort ne profite plus qu'aux crieurs publics, aux marchands de complaints, aux mouleurs en cire, aux trafiquants de sang!

La guillotine n'est plus qu'une charpente vermoulue qui bientôt doit tomber.

Le jour commençait à poindre, l'air était frais et pur, le ciel n'avait pas un nuage : l'horizon se colorait de cette teinte qui promet un beau jour...

Un beau jour! Entendez ces coups de marteau! voyez cette charpente sinistre qui s'élève sur la place de Grève. Entre deux poteaux à rainures, déjà l'affreux couteau triangulaire est suspendu. L'horloge de l'Hôtel-de-ville sonne quatre heures : ce soir, cette même aiguille, arrivée à la même place, marquera l'instant de mort d'un homme qui vit, qui pense, qui rêve peut-être sa grâce maintenant. A quatre heures une intelligence doit venir s'arrêter là; une tête doit rouler d'un tronc animé dans la boîte de tôle froide et ensanglantée de l'exécuteur. A quatre heures, par la volonté de la loi, un être aura cessé d'être. L'avait-il jamais prévu? Peut-être jeune et libre a-t-il naguère foulé d'un pied rapide cette même place, pour voler

à une fête, à un rendez-vous d'amour? Et aujourd'hui il doit y venir entier pour être emporté, corps d'un côté, tête de l'autre, le tout cahoté dans un panier d'osier.

Avait-il jamais pensé mettre en mouvement toute une population, lui fournir un spectacle qu'il payerait de son sang, et donner des émotions à toute une cité au prix de ses émotions, au prix de sa vie? Avait-il pensé qu'un jour, assis sur le fatal tombereau, escorté de gendarmes, il traverserait les flots d'une populace avide de sa vue? Avait-il jamais pensé que sa tête dominerait un instant sur des milliers de têtes, pour rouler un instant après aussi bas qu'une tête puisse rouler. Non, jamais il n'eût cet horrible pressentiment. Eh bien! cette accablante réalité, la voici! Place de Grève!!!

Des ouvriers, des femmes, des enfans s'amassent, se pressent autour de cette machine de mort. Ils contemplent l'instrument du supplice, voient s'en ajuster toutes les pièces, suivent tous les mouvemens des aides du bourreau, et repaissent d'avance leurs yeux du spectacle qui leur est réservé. Tout un jour ils oublieront de manger... Ils se gardent déjà une place; ils se la disputent. Voyez-les.

La nouvelle d'une exécution se répand dans toutes les rues, de toutes les rues on accourt... La foule grossit à chaque instant... Les quais et les ponts se garnissent... Les fenêtres de la place de Grève sont louées d'avance, retenues et arrhées par l'or, comme pour une représentation extraordinaire. Quel drame!

Sur toute la route que doit parcourir le condamné, on élève des gradins, des estrades. Il y a différentes places, il y a différens prix.

Le temps, inflexible dans son cours, continue sa route. Qu'il valentement pour la multitude qui attend le condamné et pour le condamné qui attend la fin de sa misère et de son supplice. Plusieurs heures se sont écoulées... L'aiguille marche toujours d'un pas égal... C'est nous qui, à notre gré, suivant nos plaisirs ou nos peines, en précipitons ou ralentissons le mouvement.

La foule n'est plus foule, c'est une masse de têtes agitées comme une mer en un jour d'orage. On ne marche plus, on est porté. Enlacé une fois dans les replis de ce peuple, il faut malgré soi obéir à la volonté de tous, se soumettre à la force de la majorité!

Les croisées sont tapissées de figures, les balcons pleins, les toits peuplés; partout des yeux et pas une ame.

Le malheureux, qu'a-t-il fait? sous l'influence d'un sentiment de jalousie, esclave d'un amour brisé, sous dix coups de couteau il a fait mourir dix fois une femme, sa maîtresse qu'il a tant aimée, dont il a un fils qu'il aime tant. Le peuple donne tous les détails du crime; fait mille récits divers, y trouve tour à tour de nouvelles émotions. Tous plaignent le condamné, mais tous l'attendent.

Le timbre de l'hôtel-de-ville a retenti... Une, deux, trois, quatre... quatre heures! Plus d'une oreille les a comptées, plus d'un cœur les a souhaitées vingt fois. Enfin les voilà! Des femmes à la figure hideuse, ont couru sur les ponts, sur les quais avoisinant, y ont transporté des chaises, des bancs et des tables... Qui veut monter? à deux sous la place! deux sous; Vite, allons, dépêchez-vous! s'écrient des voix dont l'expression fait frémir... Tout est bientôt envahi, et tel qui n'a rien trouvé pour soulager une infortune, trouve de quoi satisfaire le barbare plaisir de voir couper une tête. — Allons, payez, payez vite, continuent les mêmes voix rendues tremblantes par la crainte que la tête ne se détache du cou avant que le salaire n'ait été obtenu: payez, payez donc vite, mes bonnes dames... Tenez, v'là le condamné; le v'là de ce côté. Est-il pâle c' pauvr' cher homme!

Il apparaît; un murmure le précède et le suit; sa tête semble lui peser, elle ne sera pas lourde longtemps sur ce col nu. Il l'appuie sur l'épaule du vieux prêtre qui murmure des prières et prépare à la mort une ame qui voudrait encore de la vie. Ses traits sont défaits, ses yeux sont ternes, sa chair livide. Le soleil tombe sur ce front dégarni, échauffe pour la dernière fois des joues pendantes, froides et glacées, et fait briller une peau presque déjà morte. Quel spectacle! il est acheté par le sang d'une créature; la main d'un bourreau va défaire l'ouvrage de Dieu. Ainsi l'a voulu la société dans sa justice.

Et des hommes au sordide intérêt spéculent sur cette tête, ils l'exploitent comme si elle leur appartenait; des crieurs public vendent déjà sans pudeur les dernières paroles du condamné. Puis une fois que cette tête cahotera sanglante à côté du tronc sanglant, arriveront gaiement sur cette même place, les chanteurs de plaintes, qui prêteront au supplicié leur voix aigre et criarde; ils lui feront chanter ses crimes avec l'accompagnement de l'orgue de barbarie. Le propriétaire d'un cabinet de cire obtiendra et moulera sa tête, et la montrera pour de l'argent.

Ce n'est pas tout que de servir une matinée de point de mire à toute une population, qui fait queue à la porte de la prison, s'échelonne sur votre route, se rue sur votre passage, épiait sur vos traits, dans vos regards, votre effroi de la mort; ce n'est pas tout que d'être un spectacle pour de riches curieux, au cœur blasé, qui louent des croisées au poids de l'or pour voir passer votre agonie, l'agonie d'un homme plein de vie; pour entendre le frôlement de l'acier sur vos vertèbres; ce n'est pas tout que de sentir votre col dans la fatale lunette... Mais, entendre ses dernières paroles, alors qu'on sent sa langue incapable d'en pouvoir articuler une; mais, songer qu'on chantera, après sa mort, une complainte aux sons de l'orgue, et qu'on vous montrera pour deux sous avec une tête en cire, des yeux d'émail, et des vêtemens de galeux achetés chez un fripier. Il y a là-dedans plus d'une mort! La guillotine est plus douce mille fois; une seconde suffit.

La guillotine! A cette vue les yeux du condamné se sont fermés comme par un subit éblouissement. La voiture s'est arrêtée, on en descend un corps, on le monte sur l'échafaud. C'est lui! c'est le condamné!

Un enfant a fendu la foule; l'expression éloquente de ses cris lui a frayé partout un passage. Il s'est élancé jusqu'aux pieds de la fatale charpente... D'un seul coup-d'œil il a vu le bourreau, il a vu se baisser la tête d'un homme... il a vu ses yeux s'attacher sur les siens. Le condamné allait parler... Le couteau tombe, des vertèbres se sont brisés, quelques gouttes de sang ont rejailli sur l'enfant, c'est tout son héritage. Cette tache est indélébile. C'en est fait de son avenir. Il est flétri! les hommes poursuivront le crime du père jusque dans l'existence de son fils.

Pauvre enfant! privé tout-à la fois de sa mère par son père, de son père par la loi qui tue. Le voilà seul au milieu du monde, il est le fils du condamné. Déjà la multitude le couvre des yeux, elle n'a fait que changer de spectacle, que changer d'émotions. Et lui se sent déjà repoussé par eux. Il pressent sa destinée. Il pleure entre les bras de celui qui un instant auparavant y tenait son père évanoui. Le vieillard qui a conduit le père à la mort rend le fils à la vie. Il a donné une ame au ciel, c'est à lui de donner un

homme à la terre, de lui rendre ce qu'on vient de lui ôter.

A M. A. de Lamartine.

SUR LA MORT DE SA FILLE.

I.

Heureux celui que Dieu, de misères abreuve !
Celui que la douleur a souvent éprouvé !
Car, son âme, ici-bas bien que souffrante et veuve
Doit sortir à la fin de cette longue épreuve ;
Le seigneur a pour elle un trône réservé !

La route où nous marchons, est lumineuse ou sombre ;
Sombre pour ceux qu'attend l'éternelle clarté ;
Lumineuse pour ceux, — hélas ! en plus grand nombre,
Qu'une nuit sans réveil doit cacher dans son ombre
Quant le linceul des morts sur eux sera jeté.

C'est Dieu qui l'a dit : — ô poète ! ô poète !
Jusqu'ici le malheur ne t'avait qu'effleuré ;
Toujours, s'était brisée à tes pieds la tempête ;
Jamais elle n'avait osé toucher ta tête,
Tu n'avais pas encor suffisamment pleuré !

L'opulence où tu dors, l'éclat qui t'environne
T'avaient fait remarquer du doigt comme un heureux ;
Les hommes dont le front toujours rit et rayonne
Ne voyant pas le tien saigner sous ta couronne,
Te croyaient de leur foule, et le disaient entr'eux.

II.

Oh mon Dieu ! pourquoi cette cendre
Dont nous devons être couverts ?
Où nous devons tous nous étendre
Si nous voulons un jour entendre
Que tes chemins nous sont ouverts ?

Oh mon Dieu ! pourquoi ce calice
Qu'il nous faut toujours achever ?
Pourquoi faut-il qu'un sacrifice
Au-dedans de nous s'accomplisse
Avant de te pouvoir trouver ?

III.

Abraham ! Abraham ! c'est ton Dieu qui t'appelle !
Prends avec toi le fils que réchauffe ton aile
Et viens sur la montagne, où tu m'entends crier,
Car il faut aujourd'hui me le sacrifier :
Abraham ! je sais bien que c'est ton fils unique ;
Je sais bien que ta femme est une femme antique ;
Et qu'une fois ton fils couché dans le linceul
Jusqu'à ton dernier jour tu reste vieux et senl.

Abraham ! je sais bien ce qu'est un cœur de père
Et que c'est le plus grand des maux de cette terre,
De se voir devancé de long-temps au tombeau
Par un fils près duquel rien ne paraissait beau :
Abraham ! — Jen'ai point oublié la promesse
Que je t'avais jetée au jour de ta détresse,
De tirer de ton sein une postérité
Plus nombreuse cent fois, qu'une autre l'ait été ;
Je me souviens de tout. —

Cependant, je t'appelle !

Prends avec toi le fils que réchauffe ton aile
Et viens sur la montagne où tu m'entends crier,
Car il faut aujourd'hui me le sacrifier.

IV.

O Seigneur ! vous êtes le maître !
Mon fils et moi sommes à vous !
C'est vous seul qui nous fîtes naître,
C'est vous seul qui devez connaître
L'heure de la mort, — non pas nous !

Nous, Seigneur ! comme une herbe molle
Nous devons plier sous vos pas ;
Dociles à votre parole
Comme un timide oiseau qui vole
Et dont le bruit ne s'entend pas !

V.

O poète ! ô poète. — Après cinq mille années,
Après tant de douleurs devant Dieu prosternées,
Ton tour devait venir ;
Tu devais aussi, toi, marcher sur des épines,
Ayant de t'enfoncer par des routes divines
A travers l'avenir ! —

Tu devais aussi, toi, roi de la poésie !
Par les doigts du malheur avoir l'âme saisie,
Quoique toujours priant ;
Seulement le Seigneur qui te bénit, qui t'aime,
Préparait ton supplice où se fit le sien même,
Sous le ciel d'Orient.

Oh ! console-toi donc ; te voilà plus qu'un homme !
Il n'est plus sur la terre aucun nom qui te nomme !
Te voilà plus qu'un roi,
— Où Dieu perdit son fils, toi, tu perdis ta fille ;
Vous êtes à présent de la même famille,
Jésus, son père et toi...

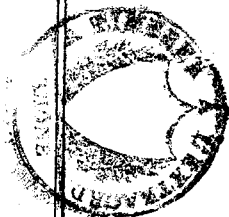
J. G. CHAUDESAIGUES (de Grenoble),
auteur d'Élisa de Rialto

Après les vers que l'on vient de lire, il nous paraît à propos de placer ceux-ci ; c'est un feuillet que l'amitié nous a permis d'arracher au portefeuille d'une petite fille de dix ans.

A UN PÈRE.

O Lamartine ! ô toi que le ciel a formé
De tout ce qu'il avait de pur et de suave !
Se peut-il ! se peut-il ! ton âme douce et grave,
Est triste, ô Lamartine et pour avoir aimé.
C'est donc triste d'aimer ! quand ta lyre divine
Berçait l'enfant joyeux par ton cœur adoré,
La mort le regardait, de sa tranchante épine,
Elle cherchait le cœur de l'arbuste pleuré...
Père console-toi ! ta fille bien-aimée
Est montée où la mort n'entre que désarmée !
C'est Dieu qui l'a voulu, c'est Dieu qui l'aimera ;
Ainsi ne pleure plus, père, il te la rendra.

ONDINE VALMORE.



LE RIRE.

Le sourire est quelque chose de doux qui fait plaisir à voir. Le rire peut être quelque chose de rude qui fait peine à entendre. On entend le rire, on voit le sourire ; distinction fort importante, et que je vous supplie de ne point oublier.

Le sourire a été fait pour les lèvres de la femme ; le rire est mâle, il convient à la bouche de l'homme. Une femme sensée ne devrait jamais rire.

Je possédais jadis une folle maîtresse qui riait tous les jours. C'était bien la plus maussade créature que j'aie vue de ma vie. Elle me rendait malheureux, et elle riait ; je la rendais malheureuse, et elle riait ; elle me jetait nos assiettes à la tête, et elle riait, je lui jetais la tête dans nos assiettes, et elle riait.

Ce rire éternel me faisait devenir fou. Sais-tu bien, lui dis-je un soir, que je te ferai pleurer, si tu ne cesse de rire ?

— Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

— Si tu continues, j'appelle la garde.

— Oh ! oh ! oh ! oh ! oh !

— Si tu ne finis, je t'assassine.

— Hi ! hi ! hi ! hi ! hi !

Notez que pour comble d'infortune elle riait sur trois tons différens : *Ah ! oh ! et hi !*

Le *ah !* classique, le *oh !* romantique, et le *hi !* de la Nicolle de M. Jourdain.

D'habitude elle commençait par *ah !* continuait par *oh !* et terminait par *hi !* D'autres fois elle mêlait le tout ensemble, et riait de la façon que je vais vous décrire :

Hi ! oh ! ah ! oh ! hi ! oh ! ah ! hi ! ah ! oh ! hi ! oh ! hi !

Je ne sais comment cela se fit, mais je ne l'ai jamais entendue rire par *eh !* c'était constamment *ah ! oh ! hi !* ou *oh ! hi ! ah !* ou *hi ! ah ! oh !* enfin la musique que vous venez d'ouïr ; mais jamais *eh !* Demandez-moi pourquoi, je l'ignore.

Quand à la maison entraient un homme, elle riait ; une femme, elle riait ; un étranger, elle riait ; un ami, elle riait ; un ennemi, elle riait.

Je me mettais dans d'abominables fureurs, et elle riait.

Son rire surtout éclatait d'une manière plus prononcée en présence des gens qu'elle voyait pour la première fois, quelque fût d'ailleurs l'âge, le caractère, la condition de ces personnes. Cette affection m'avait frappé, et je n'en savais pas la cause.

Un soir, un étranger à mine piteuse se présenta, disant : Ma bonne chère dame, votre maman...

— Ah ! ah ! ah ! maman ?

— Oui, ma chère dame, votre maman a eu il y a quinze jours une attaque...

— Oh ! oh ! oh ! une attaque ?

— Oui, ma chère dame, une attaque d'apoplexie dont elle est morte.

— Hi ! hi ! hi ! elle est morte ! pauvre femme ! ah ! ah ! ah ! cette excellente mère ! oh ! oh ! oh ! Cette fois une horrible pensée me vint, et je me dis : Assurément elle est folle.

Mes cheveux se dressèrent d'horreur sur ma tête, à l'idée de cette femme que j'avais aimée et que j'ai-mais peut-être encore pouvait perdre la raison. Je la menai chez un médecin, elle lui rit au nez ; elle trépasserait, que son dernier soupir serait encore un rire.

Ce n'était pas de la folie, c'était de l'habitude ; ce n'était pas de la gaieté, c'était un défaut né de l'envie de plaire.

On lui avait dit, étant toute jeune, qu'elle avait un son de rire argentin, et que ses trente-deux dents étaient blanches et superbes à voir.

Là-dessus elle s'était prise à montrer ses trente-deux dents et à rire, rire, rire, tant et tant, qu'à force de rire et de vouloir plaire elle est devenue la femme la moins plaisante et la plus triste de l'Europe.

Toute femme qui rit est une imprudente. Elle devrait se rappeler que le sourire embellit même la laideur ; le rire enlaidit la beauté. Le sourire est un habile charlatan d'amour, dont le rire n'est que le mauvais paillasse.

ERRATA.

Dans notre numéro du 4 mai nous avons par erreur évalué à 300,600,000 le nombre de cartouches brûlées par la troupe durant nos six journées, c'est seulement 300,600 qu'il faut lire. Si nous faisons cette rectification, accomplie déjà par l'intelligence de nos lecteurs, c'est afin qu'on ne nous accuse pas de vouloir jeter de la poudre aux yeux.

LE PÈRE LACHAISE.

Recueil (in 4° Jesus) de 150 dessins au trait des principaux Monuments de ce célèbre cimetière, avec échelles de proportion, ouvrage moral, neuf en ce genre, et d'un véritable intérêt, par QUAGLIA, ex peintre attaché à l'Impératrice JOSÉPHINE. Prix, (expédié franco) 12 Fr. Pour éviter toute contrefaçon, s'adresser à l'auteur, rue de Harlay-du-Palais, n.º 2. Joindre la valeur à la demande, par un mandat sur la Poste ou sur une maison de Paris. — Le Roi des Français et le Roi de Suède et de Norwège ont souscrit à cet ouvrage.

PATE DE REGNAULD AINÉ,

Pharmacien breveté, à Paris.

La Gazette de Santé signale dans son n.º 36 les propriétés remarquables de cette pâte pectorale pour guérir les rhumes, coqueluches, l'asthme, les catharres, et pour prévenir ainsi les maladies de poitrine.

Pour plus de détails, voir le prospectus qui accompagne chaque boîte.

Un dépôt est établi, à Lyon, chez M. Boitel, pharmacien, rue Lafont, n.º 24.